

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 37

Artikel: Les beaux jours de Compiègne
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198923>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
 Grand-Chêne, 11, Lausanne.
 Montreux, Gerôme, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
 St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
 ÉTRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements débutent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
 Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.
 Étranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
 la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Batteurs en grange.

Pan... pan... pan... pan... Tiens! on bat le blé dans une grange; il y a des années que je n'avais entendu cela, et tout aussitôt un flot de souvenirs d'enfance et de jeunesse monte en mon âme charmée, sans savoir pourquoi.

Pan... pan... pan... Ils sont bien espacés ces coups de fléau, pourquoi donc? Eh! mais c'est qu'il n'y a qu'un seul travailleur, car il n'y en a plus de batteurs en grange, de ceux qui, placés en cercle autour de la gerbe éparpillée sur le plancher, abattaient en cadence l'instrument au long manche, ce qui produisait la mélodie, à la fois mélancolique et vivante, dont le souvenir vient de m'apparaître comme une vision des choses d'antan. Oui, c'était bien cela, mais avec un rythme plus vif: pan, pan, pan, pan, douze temps forts et douze temps faibles!...

Salut, dernier écho des joyeuses moissons d'autrefois, voix des génies rustiques, langage des travaux de l'été, salut! Mais où donc vous tenez-vous, maintenant? Dans le néant, sans doute, car le néant ce sont les choses passées qui ne reviendront plus.

Et je reste à me demander si l'homme amoureux de la vie des champs prendra son parti de la disparition du pan, pan, pan, pan, de la grange, alors qu'il constatera les avantages de la merveilleuse machine, qui mugit sans cesse ces mots: « Encore! encore! apporte! apporte! » et qui, dans son ardeur aveugle, arrache un bras ou une jambe à l'imprudent oublieux du danger permanant de ses bienfaits. Il est vrai, qu'en quelques heures, elle abat la besogne journalière de vingt batteurs au fléau, et peu importe que les ouvriers de la machine travaillent dans le courant d'air de la grange, ouverte à ses deux extrémités; peu importe que leur gosier, leurs bronches et l'intérieur de leurs vêtements soient saturés de poussière; la machine, c'est le progrès; la machine, c'est l'économie de temps; or le temps, c'est de l'argent.

— Que regrettes-tu donc, pauvre rêveur; a-t-on le loisir de rêver, en notre époque, et parce qu'une chose te semble poétique, doit-elle vivre éternellement dans son imperfection?

Il est vrai, dame Raison, la cause du progrès est sacrée et ne se discute pas. Mais il est des choses qui, pour n'être ni utilitaires, ni palpables, n'en existent pas moins, et, parmi elles, la poésie de certains travaux rustiques m'apparaît comme une fleur exquise semée dans la rudesse de la vie au village. Là-dessus, ma rigide interlocutrice me tourne le dos, dédaigneuse de s'entretenir plus longtemps avec un insensé.

Et pourtant, je continuai à me persuader que j'avais bien le droit de donner des regrets au langage de la grange au mois d'août.

Puis, je ne sais trop comment ma pensée s'en alla vers le souvenir des gracieux ballets de la fête des vigneron, à Vevey; je revis le groupe des batteurs en grange, avec leurs mouvements arrondis et leurs pas cadencés, et je revécus, l'espace d'une seconde, l'enthousiasme patriotique causé par ce spectacle.

Alors, par opposition d'idée, se présenta tout aussitôt, à moi, la vision de la machine à battre, avec sa noire cheminée fumante, sa courroie de transmission vertigineuse et menaçante, son fracas infernal, se substituant au groupe des figurants, avec la prétention de jouer, elle aussi, son rôle idyllique, et j'éclatai de rire à cette imagination burlesque.

O, pan, pan, pan paisible de la grange, ma voisine! Je t'en prie, reste, reste encore avec nous, aussi longtemps qu'il y aura des grands-pères, des grand-mères pour t'aimer, t'apprécier, se souvenir.

Mais, à cette invocation, la *Réalité*, revêtue de ses glaçons, répondit: « Monte au grenier, et regarde. »

J'obéis, et là-haut, dans le sens dessus-dessous désolé des choses qui ont cessé de plaire, je vis, accrochés à la muraille, une demi-douzaine de fléaux couverts de poussière, et reliés entre eux par les tissus de dame Arachné.

Tout auprès, se tenaient, dans l'attitude d'une morne résignation, deux rouets au moyeu enraidé par le cambouis, aux jantes poudreuses, et dont la quenouille était dépouillée de ses fils de lin. Et, tout attristée, je me dis: « C'est donc ici que vient mourir la poésie du foyer campagnard, c'est-à-dire la personnification des vertus féminines, et aussi le gai génie de la grange!

Begnins, le 29 août. M^{me} DESCHAMPS.

La bombe.

C'était il y a quelques années. Un anarchiste venait de commettre un de ces monstrueux attentats comme celui dont le président des Etats-Unis a été la victime. Dans tous les pays, la police surveillait étroitement les individus réputés dangereux. A Lausanne même, à qui des anarchistes ont fait, à plus d'une reprise, le triste honneur de la choisir pour leur résidence, des agents en bourgeois ne perdaient pas de vue certains quidams dont les mines ne leur revenaient point. Parmi ceux-ci se trouvaient quelques jeunes gens du Midi de la France, aux allures de conspirateurs. Ils ne s'entretenaient entre eux qu'en provençal, langue dont les plus patoisants de nos détectives ne comprenaient pas un traitre mot. Le jour, ils faisaient d'interminables parties de dominos dans un café de la Palud, comme les plus bourgeois des bourgeois, causant en apparence des choses innocentes et faisant rire la sommelière par leurs plaisanteries. Mais la nuit faisait de ces paisibles Méridionaux des noctambules mystérieux qu'on voyait se diriger régulièrement vers la terrasse de Montbenon, à l'heure où se retirent les derniers promeneurs.

Ils s'installaient là, dans le kiosque de la musique, et devisaient secrètement jusqu'à des heures indues. Comme on s'en doute, ce manège frappa la police. Que pouvaient bien faire en ce lieu, passé minuit, ces enfants du pays des cigales? Étaient-ce des émules de Ravachol et machinaient-ils quelque effroyable

ble complot? Sans brusquer les choses, les agents voulurent en avoir le cœur net, comme c'était leur devoir.

A la nuit tombante, avant l'arrivée des énigmatiques personnages, deux hommes de la police se cachèrent sous le plancher du kiosque pour voir, d'après leur conversation, de quel bois se chauffaient ces amis des ténébres.

La bande survint comme disparaissait un passant attardé et s'installa ainsi qu'elle en avait l'habitude à la place des musiciens. Malheureusement pour les policiers, l'entretien fut tout en provençal, sauf un mot, celui de *bombe*, qui n'existe sans doute pas dans la langue de Mistral et qui frappa d'autant plus les deux agents, qu'il revenait à tout propos. Bombe! Ils en avaient plein la bouche de ce sinistre mot. Aussi les deux représentants de l'autorité ne tergiversèrent-ils pas. Sitôt le conciliabule clos, ils filèrent leurs gens et les firent tomber dans une souricière.

On les interrogea séparément. Ils donnèrent sur leur conduite, sur leurs antécédents et sur leurs intentions des renseignements aussi complets et aussi satisfaisants que possible.

— Mais encore, leur demanda-t-on en dernier lieu, quelle est donc cette bombe dont vous parliez à tout propos?

A cette question, chacun d'eux partit d'un grand éclat de rire.

— Notre bombe n'a rien d'anarchiste, messieurs de la police, répondirent-ils. C'est une jeune fille, charmante et ricuse, qui sert la bière et le vin dans le café que nous fréquentons. Nous l'appelons « la Bombe », parce qu'elle est grassouillette et ronde comme... comme une bombe, quoi!

Les Méridionaux ne mentaient pas, ainsi que les agents purent s'en convaincre après avoir questionné la sommelière en question.

— Je le sais bien, leur dit-elle, que ces messieurs m'appellent la Bombe. Ils sont si gentils, que je ne leur en veux pas pour cela. D'ailleurs, le jour où ils cesseraient d'être convenables, je leur ferais bien voir que je sais faire ma bombe glacée! V. F.

Les beaux jours de Compiègne.

Le prochain séjour de LL. MM. Impériales de Russie, au château de Compiègne, fait beaucoup parler de cette somptueuse demeure.

« Ceux qui vivaient il y a trente-cinq ans et que leur situation mettait en posture d'être invités à Compiègne, quand y séjournait la cour, n'ont pas dû perdre le souvenir de ce qu'étaient ces brillantes réunions, du tumulte des départs à la gare du Nord, des caisses, des bagages dont chaque dame s'accompagnait. Pour Mme de Metternich, il ne fallait pas moins d'un fourgon. Un invité assure avoir entendu une invitée de série dire devant lui: « Je suis invitée à Compiègne, j'ai vendu un moulin. » Il ajoute qu'elle devait dire vrai, car il lui restait encore bien de la farine sur la figure.

» Les invités conduits à leurs appartements

en revenaient disposés pour la présentation, dans la galerie des Cartes, chaque sexe formant une haie devant laquelle passaient l'empereur qui s'entretenait avec les femmes et l'impératrice avec les hommes.

» Les souverains se donnant le bras, se dirigeaient alors dans la salle à manger, où prenaient place à leurs côtés les invités prévenus. Le moindre diner était de cent couverts, avec un surtout, imitation exacte de celui qui servit à Louis XV.

» Après le diner, on prenait le café dans la galerie des Cartes. Celui de l'empereur lui était présenté, par le préfet du palais, sur un plateau de vermeil. C'était l'instant des causeuses familières et du fumeur. L'impératrice faisait ensuite appeler les personnages avec lesquels elle désirait s'entretenir, tandis que l'empereur, sur une table d'acajou de cinq ou six mètres, jouait plus volontiers au palet. On assure qu'il était, à ce jeu, d'une force extraordinaire et qu'il ne rencontra jamais qu'un adversaire sérieux, la princesse Murat.

» A dix heures, on dansait au son d'un piano mécanique, que l'on trouvera peut-être encore en cherchant bien dans les dépendances du château. Chaque invité, à son tour, tournait la manivelle; ça n'avait pas très grand air, mais c'était l'habitude. La danse affectionnée de Napoléon III était la *Boulangère*. Las de cette sauterie, on prenait une tasse de thé. Et vers minuit, l'impératrice faisait sa révérence.

Aujourd'hui, sous la République et sous la démocratie présidence de M. Loubet, il y aura sans doute plus de simplicité, mais on fera bien les choses tout de même.

Entre les deux mon cœur balance.

Le Conseil d'Etat du canton de Vaud publie dans la *Feuille des avis officiels* les instructions du Conseil fédéral à l'adresse du personnel des chemins de fer, des bateaux à vapeur et des voitures postales, au sujet des mesures à prendre en cas de choléra ou de peste. Ces fléaux ne sévissent pas chez nous, Dieu merci, mais il ne faut pas attendre que nous en soyons la proie pour songer à aviser.

Voici deux passages de ces instructions :

« On surveillera principalement les voyageurs qui font des visites fréquentes au cabinet.

» Les employés qui auront été en contact avec le voyageur suspect devront se désinfecter au plus vite et éviter de porter leurs mains à leur visage ou à leur bouche, de manger, de boire et même de fumer, tant que cette désinfection n'aura pas eu lieu.

Ni boire, ni manger, ni fumer, ni se toucher la figure pour en chasser une mouche, c'est dur; mais cela vaut pourtant mieux que d'attraper la peste ou le choléra. Seulement, l'article qui met sous une surveillance spéciale le voyageur qu'on voit se rendre trop fréquemment où le roi ne va qu'à pied, donnera à réfléchir à ceux qui aiment les prunes.

Comme on le sait, ces fruits sont des plus abondants, cette année, et fort savoureux. Il faudra se résigner à n'y plus mordre, à ne pas manger de gâteau aux pruneaux le jour du Jeûne, à moins qu'on ne renonce à aller en diligence, en train ou en bateau à vapeur tant que durera la saison des mirabelles et des reine-claude.

Le Pas-du-Lustre.

Les Diablerets ont eu, cet été, la visite d'un très grand nombre de touristes. L'un d'eux nous demande l'origine du nom de *Pas-du-Lustre* que porte la paroi de rocher où des piquets de fer ont été placés pour faciliter le passage. La voici :

» En août 1857, dit le docteur Cérésolle, M. Jean Muret, accompagné des deux guides Philippe Marlétaz (le père et le fils), des Plans, voulut, avant de mourir et avant de n'en avoir plus la force, mettre le pied sur la plus haute cime vaudoise, en passant par le chemin récemment découvert depuis Anzeindaz par MM. Eugène Rambert, Bertholet, inspecteur forestier, et Kœlla. L'ascension réussit à souhait, par le plus beau temps qu'on pût rêver. A la descente, arrivés à la paroi entre le sommet et le col, le vieux Marlétaz exigea du papa Muret, alors dans sa cinquante-neuvième année, qu'il se laissât passer une corde sous les bras, pour le retenir, le cas échéant, dans ce pas vierge alors des crampons qu'on y a fixés depuis.

» De retour à Anzeindaz, près du feu du père Pittier, celui-ci nous demanda comment notre grimpée avait réussi. A quoi M. Jean Muret répondit : « Je suis très content; tout a bien été, si ce n'est qu'à un mauvais pas, ces brigands m'ont suspendu comme un lustre. » La comparaison fit rire, et voilà comment ce pas fut baptisé *Pas-du-Lustre* et qu'il a pour parrain celui dont le nom est gravé au pied du Muveran.

Souvenirs de chasse.

Il y a quelques années, la veille de l'ouverture, à la gare d'Orléans, je me dirigeais vers le compartiment de première classe que la compagnie a la gracieuseté de réserver aux chasseurs paisibles, désireux d'éviter la cohue, et... à leurs chiens. J'étais à deux pas du wagon, quand un chasseur, venant derrière moi, me dépassa, ouvrit la portière, fit monter son chien, prit pour lui un des coins non encore occupés, installa son chien dans l'autre coin, en face de lui, et encombra de ses effets les places du milieu... L'emménagement fut assez long... Je montai à mon tour avec mon chien, cherchant à me caser. L'autre s'était assis et me regardait sans se déranger en rien pour nous faire place.

— Pardon, Monsieur, lui dis-je, d'un ton assez sec, auriez-vous l'obligeance de retirer votre chien ? Il me serait agréable, à moi aussi, d'avoir un coin.

C'était une querelle si j'avais eu affaire à un homme grincheux ou mal élevé.

Mais celui-ci eut un air d'étonnement naïf qui me rassura.

— Ah ! fit-il avec surprise et comme s'il me voyait alors seulement, ah ! parfaitement, Monsieur, rien de plus juste ! avec plaisir !

Et tout en parlant, il prenait son chien, le faisait coucher sous la banquette et débarrassait les places du milieu qui étaient de mon côté...

Nous ne tardâmes pas à lier conversation.

Il allait, comme moi, à A..., ce rendez-vous d'ouverture d'une légion de chasseurs parisiens, qui remplissent, en ce jour solennel, toutes les auberges du lieu.

Comme moi, il n'avait pas retenu de chambre d'avance, mais nous eûmes la chance d'en trouver une chez maître Langlois, une seule pour nous deux : dans cette chambre, il y avait un lit, un vrai lit, et un matelas par terre, plus un fauteuil et une chaise.

En entrant, mon compagnon prit, de suite et sans façon, possession du lit, en y jetant son pardessus et sa couverture de voyage, et il s'adjudgea de même le fauteuil en y plaçant le reste de ses menus bagages.

Je dus me contenter du matelas et de la chaise.

— Je crois que nous serons assez bien là ! dit-il, quand, après nous être débarbouillés, nous descendîmes pour dîner.

Etant remontés de bonne heure pour nous coucher, il s'étendit en se prêtant dans son bon lit, et moi, pas content, sur mon matelas, qui me parut dur comme tous les diables, et où je ne faisais que *tourner la broche*, sans pouvoir trouver le sommeil.

L'autre s'était endormi de suite... Mais au bout d'une demi-heure, je l'entendis geindre, puis s'agiter violemment, se gratter avec rage, grogner et jurer... il alluma la bougie, regarda dans le lit et poussa un cri d'horreur !... le lit et lui fourmillaient de petites bêtes noires !...

Il n'en fit ni une ni deux : ayant promptement changé de chemise et passé un pantalon, il vint s'étendre à côté de moi, sur mon matelas.

— Eh bien ! eh bien ! lui dis-je en le repoussant, vous continuez à ne pas vous gêner, vous !

— Pardon ! excuse ! ne vous fâchez pas !... mais vous ne voudriez pas me laisser finir d'être mangé par les punaises, dans ce s... lit ! Je vous prends seulement une petite, toute petite place. Ne vous dérangez pas, dormez !

La petite place qu'il finit par prendre fut telle que, pour ne pas être peu à peu tout à fait expulsé, j'abandonnai tout entière ma peu molleuse couche à cet aimable sans-gêne. Je craignais surtout qu'il n'eût apporté avec lui quelques-uns de ces horribles insectes.

Je rallumai la bougie et, ayant avisé le fauteuil, je le débarrassai de tous les effets du camarade et je m'y installai (il était large et bon par un rare hasard), la tête renversée sur le dossier, les jambes allongées sur la chaise, dans une position demi-horizontale, où je ne fis qu'un somme jusqu'au jour.

Je fus réveillé par les plaintes de mon homme, qui n'avait pu dormir une minute, tant était dur le plancher et maigre le matelas qui l'en séparait.

— Au moins vous, dit-il, vous avez bien su choisir le bon endroit ! Dieu ! êtes-vous bien, là !... et maintenant que vous y avez ronflé toute la nuit, vous devriez me céder votre place, c'est-à-dire me rendre la mienne, puisque c'est mon fauteuil !... que je puisse enfin dormir seulement une heure, avant de partir en chasse !

Rafraîchi et remis de belle humeur par mon sommeil non interrompu de six heures, je me mis à rire de ce continu et inconscient sans-gêne et je lui abandonnai mon installation.

Je tenais d'ailleurs à assister au départ si bizarre et si curieux des bandes de ces chasseurs pressés, qui s'en vont, au soleil levant, le ventre creux, les jambes dans la rosée, faire l'office de rabatteurs.

A huit heures, je vins appeler mon compagnon; car nous devions chasser ensemble, puisque le hasard nous avait réunis.

En chasse, j'eus peu de chose à lui reprocher, sauf deux coups de fusil qu'il me prit en se plaçant devant moi et un perdreau tiré en même temps, qu'il s'attribua sans façon.

Je le retenais pour l'empêcher d'aller se fourrer parmi les groupes de chasseurs que nous rencontrions, mais je ne réussissais pas toujours et il y opérait de même. Je lui faisais rendre les pièces qu'il s'appropriait indûment.

Il s'exécutait sans s'offenser et en riant.

— Que voulez-vous ? disait-il, j'ai tiré avant eux sur le perdreau arrêté par leur chien... J'étais là tout près, ils auraient pu le manquer, et, du moment que je le leur rends, qu'est-ce qu'ils ont à dire ?

Ou bien :

— Ce lièvre venait dans mes jambes, il était blessé, peut-être, je le veux bien ! je l'ai achevé et ramassé, autant moi qu'un autre ! Il était à ces gens-là, est-ce que je le savais ? Sans moi, ils l'auraient perdu, et, au lieu de me le remercier, ils ont failli me dire des sottises... Rendez donc service aux gens !

Nous rentrâmes un peu avant la nuit.

La même table réunit les vingt ou vingt-cinq chasseurs restés pour dîner à l'auberge.

Mon camarade poussa quelques couverts pour être plus au large et s'installa à l'une des extrémités de la longue table, afin de ne pas recevoir en plein dos les courants d'air qui régnaient aux places du milieu situées entre deux portes constamment ouvertes.

Je le suivis et me mis à sa droite, et le hasard voulut que la place à sa gauche fût occupée précisément par l'individu avec qui il avait eu maille à partir à propos du lièvre.

Les plats circulant à la ronde nous arrivaient souvent en dernier lieu; ils venaient d'abord à moi, qui les passais à mon sans-gêne, lequel ne se privait pas de choisir les meilleurs morceaux et de se servir copieusement avant de faire passer à son voisin.

J'entendais celui-ci grogner sourdement et je présentais un orage.

On arriva au rôti — volaille et gibier.

Du poulet, il restait une belle aile tout entière, le pilon d'une cuisse et quelques morceaux osseux, quand le plat arriva à mon camarade, qui fit couler